

MONTRÉAL, 14 JUILLET 1900

PUBLIE PAR LA  
Cie d'Imprimerie "Le Monde Illustré"  
42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 . . . . . 6 MOIS, \$1.50  
4 MOIS, \$1.00 . . . . . Payable d'avance

CONCOURS DE PHOTOGRAPHIES

OUVERT A TOUS LES PHOTOGRAPHES AMATEURS

Ce concours commencera le 15 Juillet prochain et se terminera le 31 août. Douze magnifiques prix seront donnés aux douze meilleures photographies.

Le sujet devra être un paysage canadien. La présence de personnages ou êtres animés dans le tableau serait désirée. Le choix du site, la disposition des personnages ou êtres animés, le fini de la photographie etc, tout en un mot sera considéré.

Nous donnerons des détails plus complets, la semaine prochaine.

RÉSULTAT DU DERNIER CONCOURS

Nous avons reçu 243 réponses au concours que nous avons proposé à nos lecteurs. Nous déclarons immédiatement qu'aucune ne nous paraît avoir mérité le premier prix. On s'en convaincra, du reste, quand nous mettrons sous les yeux du public le texte de celles qui ont obtenu les suffrages des juges à qui nous les avons soumises.

Les concurrents n'ont pas compris toute notre idée. Ce que nous voulions avoir d'eux, c'était le titre des dix meilleurs ouvrages canadiens qui devraient se trouver dans les bibliothèques de nos familles canadiennes, c'est-à-dire les plus utiles à consulter. On voit que le côté purement littéraire était exclu.

Voici, par ordre de mérite, les pseudonymes des gagnants. Ces personnes devront nous envoyer tout de suite leur véritable nom et la copie de la liste primée.

- 2e prix : Pol, un an d'abonnement ;
- 3e — Electricien, 6 mois d'abonnement
- 4e — Shandy, 4 mois d'abonnement ;
- 5e — Mon opinion, 3 mois d'abonnement ;
- 6e — Sylvio, 3 mois d'abonnement ;
- 7e — René Paulet, 3 mois d'abonnement ;
- 8e — Paul de Bruchi, 3 mois d'abonnement ;
- 9e — Honoré Mercier, 3 mois d'abonnement ;
- 10e — Spéro, 3 mois d'abonnement ;
- 11e — Louise, 3 mois d'abonnement ;
- 12e — Fidelio, 3 mois d'abonnement.

Aussitôt que nous aurons reçu tous les noms véritables, nous les publierons ainsi que les listes et une statistique sur les ouvrages et les auteurs qui ont été mentionnés plus souvent.

Ajoutons aussi que les plus belles choses sont également signifiées par des femmes : la Justice, la Vertu, la Pitié, la Bienfaisance, la Gloire, etc.—C'est que les femmes sont extrêmes en tout. La beauté et les vertus des femmes sont supérieures aux vertus et à la beauté des hommes ; mais une femme laide et méchante est plus laide et plus méchante que le plus laid et le plus méchant des hommes.—ALPHONSE KARR.

Mémoires intimes

III

A L'ÉCOLE

J'ai parlé récemment de la haute faveur dont le martinet jouissait dans le domaine pédagogique, à l'époque où je commençais à fréquenter l'école.

Les parents et les maîtres — à part une exception près dont je parlerai plus bas — n'étaient certainement pas plus cruels dans ce temps-là qu'ils ne le sont à présent ; mais l'immense majorité, sinon tous, étaient intimement persuadés qu'un enfant devait infailliblement tourner mal, s'il n'était roué de coups au moins trois fois par semaine.

La trique, le fouet, la hart, et souvent même le rottin, étaient considérés comme les agents essentiels du perfectionnement de la jeunesse et du salut des générations. Elever un enfant, c'était le rosser à outrance ; le corriger, c'était lui rompre les os.

N'ayant pas d'autres notions philanthropiques, la victime trouvait cela tout naturel, et elle subissait son sort en se disant qu'un temps viendrait où elle prendrait sa revanche sur les petits, en leur flanquant des tripotées à son tour.

Que voulez-vous, c'était la mode, et la méthode recommandée :

« Pères et mères, corrigez vos enfants, prenez la verge, battez-les, domptez-les : chaque coup que vous leur donnez ajoute un fleuron à votre couronne future ; cassez leur un membre, s'il le faut ; il vaut mieux que votre enfant aille au ciel avec un bras ou une jambe de moins, que dans l'enfer avec tous ses membres. »

C'était, comme on le voit, la mise en application des principes de l'Inquisition, qui brûlait les hérétiques en ce monde pour les sauver des flammes éternelles dans l'autre.

Aussi fallait-il voir le zèle qu'on y mettait. On ne passait guère devant une maison de notre village sans entendre gueuler quelque moutard dont les parents étaient en train d'ajouter des fleurons à leur couronne dans le ciel.

J'ai entendu une femme qui disait :

— Que le bon Dieu soit béni ! jamais je ne me sauverai, j'ai trop d'enfants ; je n'en ai pas claqué la moitié, que j'ai déjà les mains hors de service.

— Pourquoi ne prenez-vous pas une verge ? lui demanda-t-on.

— C'est bien pis, répondit elle ; l'autre jour, j'ai failli me démettre une épaule en frappant avec une hart sur le plus grand.

Une autre disait :

— Tenez, moi, giffler comme ça à droite et à gauche, du matin au soir, je n'aime pas beaucoup ça ; mais il faut bien faire son salut...

C'en était rendu au point que les gens se confessaient de ne pas avoir eu l'occasion d'assommer quelqu'un de leurs enfants.

Sans aspirer à une très haute sainteté, sous ce rapport, mon père nous flaubait quelquefois d'importance, mon frère et moi, pour l'acquit de sa conscience ; mais ma pauvre mère, elle, se faisait une vilaine réputation.

Elle fréquentait trop une dame Patton, qui lui donnait de mauvais conseils, — une protestante fanatique qui prétendait qu'on ne doit battre un enfant qu'après avoir épuisé tous les autres moyens de réprimande.

— Voyez ça, disait-on, la malheureuse est en train d'élever deux garnements qui mourront sur l'échafaud, c'est sûr. Il est vrai qu'ils n'ont pas l'air méchants plus que les autres ; mais elle ne mettra pas grand temps à les gâter si cela continue. Que voulez-vous que deviennent deux gamins comme ça, quand le père est tout seul pour les corriger ; et encore c'est bien rare qu'il leur touche. Pauvres petits, ils sont bien à plaindre !

Et ainsi de suite.

Le fait est qu'à force d'entendre parler sur ce ton,

je n'étais pas loin de penser qu'on avait peut-être un peu raison de déplorer notre sort ; ça faisait assez notre affaire dans le moment, mais la perspective de mourir sur l'échafaud ne laissait pas de m'inquiéter jusqu'à un certain point.

J'avoue que j'aurais préféré quelque bonne brossée de temps à autre, sûr que la maman, tout en mettant mon salut éternel en sûreté, ne frapperait jamais assez fort pour faire subir une trop sérieuse épreuve à mes intérêts temporels. L'âme, c'est le principal ; mais à mon avis le corps n'est pas non plus dépourvu de certaines susceptibilités respectables. L'idéal, c'est de concilier les deux.

Etant donné ce qui précède, on ne sera pas surpris du rôle prépondérant que jouait le martinet dans nos écoles. La valeur de l'instituteur était jaugée d'après les proportions de son martinet et la vigueur des muscles appelés à faire fonctionner l'instrument de supplice.

On disait : « C'est un excellent maître, il est strict. »

Dans le langage de l'endroit et de l'époque, le mot *strict* signifiait un peu moins que tortionnaire, mais pas beaucoup.

Parmi ces excellents maîtres, il en est un — j'y ai fait allusion plus haut — qui mérite une mention spéciale pour la réputation exceptionnelle qu'il s'était acquise comme instituteur *strict*. Il était connu au loin. On parlait même d'un procès retentissant qu'il avait eu à subir dans certaine « paroisse d'en bas, » pour avoir essayé d'empêcher quelques-uns de ses élèves d'aller en enfer avec tous leurs membres.

Les fleurons à sa couronne ne se comptaient pas plus, paraît-il, que le sable des mers et les étoiles du firmament. De là sa renommée comme instituteur d'élite !

Il répondait au nom euphonique de Gamache ; mais je soupçonne le hasard d'avoir mis une jambe de trop à la troisième lettre.

Comme son école était située à plus d'une lieue de chez nous, je n'avais pas encore été à même d'apprécier personnellement les talents du grand homme ; mais le sort me réservait d'en faire l'épreuve tout de même. Cette épreuve aurait manqué à ma carrière mouvementée : je l'eus dans toute sa plénitude.

Je vous ai dit que nous changions souvent de maîtres d'école. Un hiver, il y eut pénurie. Pas plus de maître d'école que sur la main ; congé perpétuel par conséquent.

Mon frère et moi n'avions pas, vous comprenez bien, l'amour de l'étude assez développé pour nous en affliger outre mesure ; mais notre satisfaction, non suffisamment dissimulée, se changea bientôt en stupefaction, quand notre père vint nous dire un jour :

— Je vais vous mettre à l'école de M. Gamache ; c'est un bon maître, il est strict.

— Mais, papa, c'est trop loin.

— Vous serez pensionnaires ; je l'ai vu, il consent à vous prendre pour l'hiver.

Il fallut préparer nos paquets et partir. J'avais alors dix ans, et mon frère, neuf. Mon père nous condamnait, sans le savoir, au *carcere duro*, ni plus ni moins.

Ce que nous eûmes à souffrir dans cette exécrable maison ne se raconte pas.

Voici d'abord comment se partageait notre journée ; je parlerai plus bas des coups et des punitions :

A six heures du matin, un cri nous éveillait :

— Debout !

Un quart-d'heure après, montre en main, il fallait avoir fait sa toilette, sa prière et être en place pour le déjeuner.

Nos repas se prenaient en silence, sur une petite table à part ; il n'était pas même permis de demander ce dont nous avions besoin. Si personne ne nous l'offrait, il fallait s'en passer.

Ces repas duraient à peu près dix minutes ; puis